

## Compter avec l'Inconscient

L'Inconscient existait-il avant que Freud ne le découvre ? Bien entendu, tout comme l'électricité ou l'atome. Exerçait-il déjà ses effets ? Evidemment, tout comme la poussée d'Archimède avant son « Eurêka ! » ou la rotation de la terre avant l' « Eppure si muove ! » de Galilée. Mais comment interprétait-on ses surgissements, ses manifestations quand on ne savait sur quoi trébuchaient les humains, ce qui provoquait leurs empêchements, leurs malaises ? Probablement comme on le fait encore aujourd'hui dans la plupart des cas, quand on ne veut rien savoir de son existence : on évoquait la maladresse, la distraction, l'erreur pour expliquer les actes manqués, un désordre purement biologique pour donner un sens à certains symptômes résistant au savoir de la médecine. Ou bien encore, dans les cas d'échecs à répétition, les malédictions familiales, on se référait à la Destinée, à la Fatalité et bien sûr, avant tout, au Ciel : vengeance divine, tissage des Parques, châtiment du Tout Puissant, ou encore influence des astres. Les interprètes de l'Inconscient d'alors se nommaient augures, grands prêtres, astrologues, pythies et leurs paroles, sans doute aussi sûrement que celles de nos analystes d'aujourd'hui, produisaient leurs effets, expliquaient, soulageaient, guérissaient.

Tout cela n'a pas pour autant disparu, les oracles existent toujours, moins intégrés au fonctionnement de la cité, surtout depuis que leurs dieux ont été poliment priés de rester à leur place et sommés de ne plus interférer dans le politique, depuis que les monuments de l'Etat ne sont plus confondus avec ceux du Culte. Ils sont cependant toujours consultés, par le peuple aussi bien que par les princes, dans le cabinet des voyantes et des astrologues, en secret dans la discrétion d'un confessionnal, parfois même dans la pittoresque officine d'une chambre de service aménagée en case de marabout.

On savait autrefois que l'on pouvait compter *sur* la sévérité ou la mansuétude des divinités tutélaires, compter *sur* le déchiffrement des Écritures qui en connaissaient sur nous bien davantage que nous-mêmes. Aujourd'hui, depuis Freud et bien que beaucoup d'entre nous s'en défendent encore, nous savons que nous devons compter *avec* l'Inconscient. Cet Autre en nous, qui dirige nos actes et influe sur notre destinée, qui construit et modèle notre pensée bien plus sûrement que le cartésianisme dans lequel notre tradition nous avait ancrés. Compter avec cet Autre qui sait compter lui aussi, calculateur hors pair qui maîtrise mieux que nous les chiffres, n'oublie jamais un anniversaire et sait le commémorer, souvent dans la douleur. Compter avec cette logique interne qui nous modèle à notre insu et

transforme notre Moi en organe de méconnaissance, alors que longtemps nous avons cru aux mirages de l'introspection. Compter avec ce discours qui tient les rênes de notre destinée, qui ne cesse de nous échapper et dont il convient de déchiffrer les énigmes dans nos symptômes, dans nos rêves, dans les scénarios de nos fantasmes.

Sans doute est-ce la notion la plus dérangeante apparue au dix-neuvième siècle dans le domaine de la pensée. Parce qu'elle déloge le Moi de sa position de maîtrise, parce qu'elle remet en question la suprématie de la raison et l'empire de la connaissance de soi, elle se trouve aujourd'hui encore en butte à des attaques virulentes de la part de certains philosophes comme de certains adeptes des thérapies comportementales et cognitives, ces fameuses TCC qui nient l'inconscient freudien et proposent des traitements parfois proches du conditionnement pavlovien. Ces thérapies se montrent en cela fidèles à la ligne d'un libéralisme outrancier qui voudrait appliquer au domaine psychothérapeutique des critères identiques à ceux du management : efficacité, rapidité, évaluation... Mais cette nouvelle mouvance, si elle peut se féliciter de quelques succès dans le traitement de pathologies spécifiques telles les TOC (troubles obsessionnels du comportement), entraîne dans son sillage des déviances dangereuses et pour notre santé mentale et pour nos libertés, telle l'évaluation des risques de délinquance dès l'école maternelle. C'est une des raisons pour lesquelles la psychanalyse est en contradiction avec ces pratiques contraires à son éthique, ainsi qu'avec toute tentative d'enfermement de l'humain dans des chiffres, des graphiques, des cases ou des conditionnements, tentation contemporaine face à laquelle elle fait acte de résistance.

*Je ne suis pas optimiste. Ces pratiques voguent à ce point sur l'air du temps qu'elles ne peuvent que séduire. Je suis obligé de constater leur succès croissant, aux dépens de la richesse de l'enseignement dans lequel j'ai baigné, si proche d'un humanisme, qui m'a appris les effets de la psyché sur le soma et à quel point les deux sont indissolublement liés. C'est pourquoi il ne me viendrait pas à l'esprit de nier l'apport des neurosciences, de la génétique, ni les bienfaits que la pharmacie dispense à la souffrance mentale : apaisement de l'angoisse, réduction des délires et des hallucinations, lutte contre la dépression, oui, la chimie d'aujourd'hui est un outil indispensable dans le traitement des troubles psychiques. Oui, mais à la condition de ne pas réduire l'homme à son symptôme et ne pas oublier que chacun de nous est le produit d'une histoire individuelle, familiale et sociale, non réductible à un assemblage de neurones, aussi sophistiqué soit-il...*

« C'est Freud que l'on assassine ! », pourrait-on en effet penser en lisant le *Livre noir de la psychanalyse*, ou *Le crépuscule d'une idole*, de Michel Onfray, deux ouvrages qui proposent un catalogue de la détestation freudienne. Dans le second, le philosophe attaque féroce­ment la personne même de l'inventeur de la psychanalyse, tentant de réduire à néant, à partir de l'inventaire de ses failles et de ses prétendus mensonges, la valeur de sa découverte. Mais l'ouvrage omet soigneusement de préciser que les failles de l'homme Freud, de sa découverte et de son utilisation thérapeutique, ont en fait été révélées, explorées, critiquées depuis fort longtemps par des générations de psychanalystes et d'historiens, bien avant que le philosophe d'Argentan ne s'y attelle, à la différence près que leur objectif n'était pas de détruire, mais de faire avancer la théorie et la pratique d'une discipline nouvelle qui, immanquablement, souffrait des erreurs et des tâtonnements de ses débuts.

Car c'est une évidence : Freud a commis des erreurs. Mais ce qui fait la singularité de sa démarche c'est qu'il l'a reconnu et écrit, porté par la dynamique d'une pensée sans cesse remise en question, entreprise unique dans le domaine de la littérature scientifique. Oui, c'est en puisant dans ses propres empêchements, ses rêves et ses fantasmes que Freud a inventé la psychanalyse, ce qui ne fait pas de lui pour autant un malade tentant de justifier ses déviances, mais un névrosé ordinaire, comme nous le sommes tous, cherchant au plus profond de lui-même une vérité qui concerne chacun de nous. Oui, il est vrai que Freud n'a pas ouvertement critiqué l'irrésistible montée au pouvoir d'Hitler, mais quel intellectuel, fût-il Michel Onfray, pourrait affirmer qu'il aurait trouvé ce courage dans la Vienne de l'époque ? Oui, Freud a analysé sa propre fille Anna, ce qui nous paraît, même à nous autres psychanalystes, inconcevable dans notre pratique d'aujourd'hui. Oui, tout cela est vrai, comme ces quelques succès thérapeutiques surestimés ou ces échecs patents, mais ces errements théoriques et humains suffisent-ils à rendre la psychanalyse caduque ou inefficace ?

Et pour finir, oui, Michel Onfray dit vrai quand il affirme que la psychanalyse ne guérit pas, ce qui est confirmé par le témoignage de tous ceux à qui elle a permis de ne pas mourir avant l'heure, de ne plus être dupes de leur propre histoire, à qui elle a évité la répétition sans fin d'expériences désastreuses, dont elle a levé les empêchements et les inhibitions : en effet, de ce point de vue Michel Onfray a raison, la psychanalyse ne guérit pas...elle sauve !

Ces attaques en règle, il convient cependant de reconnaître que la psychanalyse en porte en partie la responsabilité car elle s'est rendue coupable d'au moins

deux péchés, péchés originels pourrait-on dire qui, s'ils ne l'excusent pas, expliquent tout du moins l'agressivité dont elle est aujourd'hui l'objet.

Le premier de ces péchés a pris la forme du « tout-psy », ce modèle de « prêt à penser » qui a imposé à partir des années soixante-dix son pouvoir sans partage sur l'intelligentzia, étendant son empire sur les milieux universitaires, littéraires et artistiques. Cette mainmise a évidemment suscité la réaction à laquelle nous assistons, aussi démesurée et doctrinaire que les excès qui l'ont motivée et qui s'exprime sous la forme d'un rejet massif des thèses freudiennes, qualifiées de dépassées ou de toxiques.

L'enivrement provoqué par la découverte de la pensée de Freud chez les cliniciens de ces mêmes années a donné naissance au deuxième péché originel de la psychanalyse, lorsqu'il a amené ces derniers à de véritables mises en accusation, en particulier dans leurs tentatives d'explication de certaines pathologies lourdes, telles la psychose ou l'autisme. Le résultat fut la culpabilisation des mères qualifiées de « pathogènes » ou de « toxiques » par des auteurs comme Bruno Bettelheim, qui a laissé des cicatrices ineffaçables, comme en témoigne la haine contre la psychanalyse qu'affichent certaines associations de parents.

De panacée, l'invention freudienne s'est vue taxer d'escroquerie, le fécond mouvement de pensée est devenu pour certains dérive sectaire : retournements spectaculaires, occasions de débats passionnés, qui parsèment l'histoire de cette discipline et a contrario, apportent la preuve de son caractère profondément subversif et de son actualité toujours brûlante.

Car, au-delà de ses deux péchés originels, la raison majeure du rejet de la psychanalyse semble bien demeurer la même, celle qui valut déjà à Freud, au moment de sa découverte, les réactions agressives de ses confrères de la communauté scientifique : son aspect révolutionnaire, qui n'a rien perdu de son tranchant, depuis qu'il a délogé le sujet cartésien de son inexpugnable position de maîtrise. Le soleil ne tourne plus autour de la terre : la découverte de l'inconscient garde aujourd'hui sa dimension scandaleuse et le seul fait qu'elle révèle à l'homme une partie de lui-même dont il ne veut rien savoir suffirait à lui seul à expliquer les attaques contre la découverte freudienne.

« Quel progrès... », soupirait l'inventeur de la psychanalyse en contemplant les nazis qui faisaient un bûcher de ses œuvres, « ...autrefois c'est moi qu'ils

auraient brûlé ! ». Un progrès, pensait-il en optimiste, lui qu'un cancer de la mâchoire allait emporter avant que la fumée des crématoires n'assombrisse l'Europe.

Ces feuilles qui nourrissaient les autodafés étaient les textes fondateurs de la psychanalyse, qualifiée de « science juive » en ces années noires. Une science qui se démarquait de toutes les autres par le changement de perspective qu'elle proposait, un « Connais-toi toi-même » original qui, délogeant la conscience de sa position centrale, proposait une nouvelle approche de l'hystérie, des phobies ou de la névrose obsessionnelle basée sur le déchiffrement de leur sens caché, sur la révélation des désirs inconscients. Une science dont l'outil était la seule parole, qui devenait non plus moyen d'expression à la disposition de l'homme, mais constitutive de son statut de sujet, exerçant ses effets sur son psychisme autant que sur son corps. Science originale aussi par la démarche, unique en son genre, de son créateur qui prenait pour objet d'étude son propre inconscient et le livrait à ses lecteurs en leur dévoilant ses rêves, ses fantasmes et de larges pans de son histoire personnelle : sa névrose, en somme. Sujet et objet de la science se trouvaient ainsi pour la première fois confondus.

Il en a résulté des textes fulgurants, qu'une vie d'études ne suffit pas à épuiser, si bien que l'on hésite à conseiller le profane : comment choisir dans cette œuvre immense de quoi éclairer celui qui veut y pénétrer ? D'abord en évitant les vulgarisations et en interrogeant Freud lui-même.

À celui qui voudra faire plus ample connaissance avec l'inventeur de la psychanalyse il faudra ensuite partir à la découverte des essais cliniques et théoriques, s'en imprégner, saisir leur audace et leur honnêteté, accompagner Freud et sa pensée en marche dans ses allers et retours, ses remises en question, ses doutes et ses certitudes puis recommencer au début, conscients que chaque relecture ouvrira sur de nouvelles richesses. Alors seulement il pourra se tourner vers les disciples et les continuateurs, Jung, Abraham ou Ferenczi par exemple, ces branches innombrables qui partent d'un tronc commun, pour y lire fidélités, avancées et trahisons, voyager dans d'autres langues à travers l'univers immense de cette littérature, y croiser Mélanie Klein, Winnicott et leur inestimable apport à la psychanalyse des enfants, pour enfin rencontrer Lacan, celui qui, avec son génie clinique et les instruments d'aujourd'hui, linguistique, mathématiques modernes, topologie, a retrouvé tout le tranchant de la pensée du maître viennois et redonné à la psychanalyse le caractère subversif qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Ne pas se jeter d'emblée sur les *Ecrits*, qui

fascineraient et perdraient tout à la fois l'audacieux qui les aborderait sans préparation, mais déguster la stimulante leçon clinique et théorique des *Séminaires*, dont l'édition complète est en cours. Se laisser bousculer, surprendre, enseigner par ceux qui ont travaillé dans son sillage, Françoise Dolto, Maud Mannoni, François Périer, Serge Leclair...

Qui pourrait encore prétendre, après de telles lectures, que nous avons affaire à une discipline dangereuse ou dépassée, quand on connaît son apport précieux à la clinique d'aujourd'hui, à la compréhension des désordres intimes aussi bien que des phénomènes sociaux les plus complexes, quand on voit avec quelle vigueur ces textes déchirent le voile des apparences, quand chaque page nous montre l'éclairage indispensable et sans égal que projette la psychanalyse sur le mystère auquel tout homme doit faire face : son propre désir ?